

Philippe Forest

Le nouvel amour



folio

Philippe Forest

Le nouvel
amour

Gallimard

Philippe Forest est né en 1962 à Paris. Il a enseigné dans diverses universités d'Angleterre et d'Écosse. Il est aujourd'hui professeur de littérature à l'université de Nantes. Il est l'auteur de plusieurs essais et de textes critiques publiés dans les revues *L'Infini* et *Art Press*, romans, dont *L'enfant éternel* récompensé par le prix Femina du premier roman 1997 et *Sarinagara* qui a reçu le prix Décembre 2004.

*Je ne sais ce qui me possède
Et me pousse à dire à voix haute
Ni pour la pitié ni pour l'aide
Ni pour en avouer ses fautes
Ce qui m'habite et qui m'obsède*

LOUIS ARAGON

I

Qui suis-je, ne le demandez pas, je suis celui qui tombe et qui, vers le bas, entraîne avec lui toutes les choses du monde.

« Rien ne compte plus que le vertige », écrit un poète.

Et encore : « Être un homme, c'est pouvoir infiniment tomber. »

Je suis cet homme : lui ou bien un autre, n'importe lequel.

Celui qui parle dans sa chute.

Là où tu étais, un trou est resté dans ma vie.

Tout tombe autour et moi je tombe en lui.

Quand ma fille est morte, j'ai eu le sentiment stupide d'être soudainement devenu invulnérable. Quelque chose était arrivé, que je n'avais pas voulu, que j'aurais tout donné afin de pouvoir défaire, mais en qui s'épuisait d'un coup tout le chagrin du monde. Je mentirais si je taisais l'ivresse que j'ai tirée de ce néant. C'est cette ivresse qui m'a préservé de mourir tout à fait. Le bonheur ? Oui, je veux bien de ce bonheur scandaleux. Et même si je suis le seul à vraiment en comprendre le sens.

Une fois de plus, je revois l'après-midi de printemps où tout cela a eu lieu. Il faisait soleil. Au fond de la fosse, nous avions laissé l'urne encore tiède où se trouvaient les cendres de notre enfant. Le prêtre qui était tenu là a dit quelques mots simples. Puis, de sa main droite, il a tracé une croix dans l'air. L'employé municipal (le fossoyeur) a tiré sur le trou la lame de trois grandes dalles. Personne ne savait comment secourir l'embarras de cette scène. En ordre dispersé, nous sommes repartis, traversant le cimetière, passant parmi les croix penchées, les stèles noires, les fleurs fausses allongées sur le gravier ou bien sur le marbre.

Je revois tout cela comme une simple vision, de celles que l'on a parfois en rêve et qui restent dans la mémoire plus vivantes qu'un vrai souvenir. Quand nous nous sommes éloignés, retournant à la voiture, nous ne sachant pas où nous dormirions le soir même car nous n'avions plus de maison où aller, pensant que ce n'avait plus d'importance puisqu'à un tel chagrin, il était de toute façon inconcevable que nous sachions survivre bien longtemps, j'ai vu le monde entier disparaître, convaincu que la douleur présente contenait en elle la somme très simple de toute souffrance possible, de toute souffrance passée, présente, à venir.

Alors j'ai vu vraiment le monde basculer en lui-même, se dissoudre à l'intérieur d'un dedans très sinistre qui avalait tout en lui. Ma propre mort, celle de tous ceux que j'avais aimés, l'évanouissement même de toutes les choses un jour vécues, je les ai vus très concrètement contenus dans cette scène où tout soudainement s'abîmait. Et à ce moment très précis, j'ai su cette chose que racontent les légendes lorsqu'elles disent comment le monde un jour ou l'autre finira. Toute l'immense et cruelle beauté de ce spectacle sans merci.

Oui, tout était en ordre. Et c'était peut-être pour la première fois.

Et puis est venu le temps dont j'ai parlé dans mes livres. Beaucoup d'années ont passé. Elles n'ont pu être comptées. C'est en tout cas le sentiment qu'elles m'ont laissé. J'étais certain que plus rien ne pouvait maintenant m'arriver. Du moins : plus rien qui puisse m'atteindre dans le secret de mon cœur. Je vivais. Je laissais les jours se remplir et puis se vider de la même matière morne et sans durable importance. Les minuscules vanités, quelques plaisirs pour rien m'occupaient le corps et puis l'esprit. Merveilleuse et puérile, misérable, une magnifique mélancolie s'était étendue sur le monde. Et si elle le privait de toute signification, du moins n'interdisait-elle pas tout arrangement pris parfois avec la vie.

Mon existence ne différait de celle des autres que sur un seul point : elle était sans avenir. Je flottais dans une formidable nonchalance d'un perpétuel présent. Le futur me faisait défaut. Tout projet m'était impossible. La reconduction à l'identique des jours, des semaines, des années me laissait immobile au sein du grand mouvement du temps qui poussait tous les autres vers l'avant.

Quand mon père est mort, j'ai eu le sentiment que sa mort vérifiait le sentiment que j'avais de cet

invulnérabilité nouvelle à l'abri de laquelle je me trouvais protégé de tout. Le téléphone a sonné. C'était l'heure du déjeuner. J'ai marché de la cuisine jusqu'au salon. J'ai décroché en m'imaginant l'excitation sans importance d'une conversation habituelle. J'ai eu mon frère aîné au bout du fil et j'ai tout de suite su à sa voix qui se casse, aux deux ou trois mots seulement qu'elle dit, j'ai tout de suite su ce qui s'était passé. En détail, je l'ai appris ensuite et comment mon père avait sans raison apparente perdu conscience, était soudainement tombé dans la rue, d'un coup, face contre terre, s'effondrant sur le sol, à quelques mètres de la porte de son immeuble, et que son chien qu'il promenait était venu lui lécher longuement le visage, monté à la garde autour de lui. Que l'épicier qui tient boutique dans la rue l'a aperçu très vite ainsi inanimé, couché de tout son long sur le trottoir, qu'il a appelé les secours et puis ma mère qui est descendue aussitôt, c'est elle qui me l'a raconté ensuite. L'ambulance avec la sirène bleue qui tourne et puis qui hurle, je n'ai pas besoin de l'avoir vue de mes yeux pour me la représenter : les formes en blouse blanche, les portes arrière du véhicule qui s'ouvrent aussitôt, le brancard qui descend, les mots, les gestes, le rituel impuissant de la réanimation puis le corps trop lourd qu'on roule et qu'on emporte jusqu'à l'hôpital voisin dans le tumulte banal de la circulation s'épaississant sur la ville. Les phrases du médecin disant qu'il fallait l'emporter, que le service des urgences disposerait du matériel nécessaire pour tâcher encore une fois de le rappeler à la vie, qu'il n'y avait rien qu'on puisse encore tenter sur place, je n'ai pas besoin de les avoir entendues pour savoir ce qu'elles disaient. Car c'est tout simplement la routine ordinaire à l'aide de laquelle partout on liquide aujourd'hui les vivants.

Pour moi, tout cela avait déjà eu lieu. Depuis deux ans, mon père était déjà mort et, avec lui, tous ceux que j'avais aimés. Aucun n'avait survécu à notre fille. Nous qui l'aimions, nous étions tous devenus comme des fantômes traînant où ils le pouvaient encore leur impuissance à exister plus longtemps. Si j'écris que je n'ai pas eu de chagrin, on ne me comprendra pas. On s'imaginera que tout — et même la disparition de mon père — m'était devenu indifférent. Non, c'était tout le contraire. J'ai seulement dit la vérité. Et que j'imaginais toute morte — la mienne, la sienne avec les autres — contenue dans celle de ma fille qui, à son tour, comprenait tout. Et jusqu'à la forme la plus lointaine des choses les plus authentiquement aimées.

Invulnérable comme seuls le sont les morts. Protégé de tout. Ayant vécu jusqu'au bout tout ce qui me restait à vivre. N'attendant plus rien. Oui, pourquoi ne pas l'avouer et malgré la honte d'un tel aveu m'estimant différent des autres en raison même de cette épreuve après laquelle plus aucune autre ne pouvait venir qui lui soit comparable. C'est ainsi que je m'imaginais. Car je ne prévoyais rien de ce qui allait me rendre à la vie, m'enseigner qu'on n'en a jamais tout à fait fini de souffrir. Je veux dire : d'aimer.

Le temps travaille. Il est même le seul à le faire. Il est cette taupe dont parle le poète et qui creuse ses galeries sous la terre. Préparant le grand écroulement panique où tout s'abandonne au même basculement vers le bas. Ce vertige, on l'appelle : aimer. Un nouvel amour vient et il renverse tout comme d'un revers de la main. Un nouvel amour vient et, comme on a déjà un peu vieilli, il y en a eu beaucoup d'autres avant lui. Et pourtant, il est le seul. Tout ce que l'on vous a donné avant lui, il vous le donne une fois de plus. Tout ce que l'on vous a ôté, il vous en prive à nouveau. L'expérience d'avoir aimé, d'avoir souffert est sans usage. Dans le défaut d'amour, dans le don d'amour, chaque fois, toute la douleur vous revient. Et si la souffrance la plus récente est si insupportable, c'est qu'elle contient en elle toute la somme des souffrances anciennes.

Il n'y a pas de dernier mot. Tant que dure la vie, tout peut recommencer. Et ce recommencement est une grâce aussi. Je remercie le hasard qui m'a fait survivre à ma fille. Je le remercie même pour toute dévastation qui a suivi.

II

L'amour, il est la mesure parfaite et réinventée, la raison merveilleuse et imprévue.

Sur la première page du premier de mes livres, à l'intention de celle que je venais de rencontrer, j'ai recopié ces quelques lignes.

Le cœur est comme un tambour. Un doigt suffit à le faire battre. De tous les sons qu'il décharge, il bâtit une nouvelle harmonie. Alors tout se met en marche. Un corps vient et le monde se règle sur son pas. L'approche, les têtes se retournent. C'est le nouvel amour.

Tout amour est le nouvel amour.

Car rien n'efface jamais ni même n'altère la nouveauté de l'amour vrai. Neuf, il l'a été une fois et il le restera à jamais. Arrivée de toujours, qui s'en ira partout.

Je connaissais Lou depuis plusieurs années. Mais tout le temps d'avant nous deux, je suis incapable de m'en le représenter. Je ne pourrais même pas dire l'impression qu'elle m'avait nécessairement faite et seulement je la trouvais belle.

Belle, je ne doute pas qu'elle l'était aux yeux de tous les autres. Mais l'évidence en est venue pour moi après. Des affaires sans grande importance me liaient à elle. Lou, je l'avais parfois au téléphone. Je faisais un détour par son bureau. Cela n'arrivait pas si souvent. Des semaines passaient et je ne crois pas que je pensais jamais à elle. Que tout cela ait duré si longtemps, le côtoiement indifférent de nos deux vies sans rien du tout entre elles, me paraît proprement inconcevable si j'y réfléchis aujourd'hui.

J'ignorais tout de sa vie. L'homme avec lequel elle travaillait et qui, à l'époque, était un ami laissait entendre parfois qu'elle était sa maîtresse. Il ne le disait pas aussi nettement mais toutes les allusions qu'il faisait signifiaient, pour employer l'une de ses expressions, qu'il l'avait mise dans son lit. Cela m'était assés égal. De telles confidences m'embarrassaient juste comme le signe de la vulgarité et de la vanité de cet ami. Je ne leur accordais pas trop de crédit. Je savais que Lou vivait avec un autre homme. Je l'avais aperçue parfois pendant sa grossesse, elle avait été enceinte, était devenue la mère d'une petite fille avec laquelle on voyait parfois.

Ma vie à moi, je l'avais déjà livrée à n'importe qui. J'en avais descellé le secret. Mon deuxième roman venait de paraître. Chacun avait sur moi l'avantage de tout savoir de mon histoire. Ou du moins : on pouvait se le figurer. Ce que Lou connaissait de mon passé, si elle avait lu mes livres avant de me rencontrer — comme elle me l'a confié bien plus tard —, quel regard — de compassion, de curiosité — elle pouvait poser sur moi ou bien sur Alice, je ne me le demandais même pas. J'avais la certitude que le malheur avait jeté sur moi, sur nous, comme un charme d'invisibilité qui nous protégeait des autres, nous tenait hors de portée de leur jugement, de leur pensée.

Avant de devenir amoureux d'elle, quelque chose cependant me plaisait déjà en Lou. Rien ne paraissait pouvoir l'intimider. Dans le milieu d'hommes vaniteux et importuns où son travail la forçait à vivre, elle ne s'en laissait conter par personne. Aucun des personnages prétendument importants avec lesquels il lui fallait frayer (faux philosophes, hommes de lettres sans talent, toute la racaille culturelle et la faune professorale à laquelle moi-même j'appartenais), aucun ne semblait l'impressionner.

Avant d'aimer Lou, j'aimais déjà sa liberté.

L'été où j'ai vu s'en aller Alice — où je l'ai vue concrètement s'éloigner à jamais et alors même que plusieurs années de vie commune nous restaient encore à partager —, cet été au cours duquel le chagrin me rendait fou d'ennui et de dégoût de moi-même, j'ai croisé Lou dans la rue. Je crois qu'à l'époque nous nous disions toujours « vous ». Elle revenait de quelques jours de vacances passés au bord de la mer. Elle semblait belle et reposée. Elle a paru heureuse et étonnée que je le lui fasse remarquer. J'avais l'impression que je voyais pour la première fois, que soudainement elle se mettait seule à exister. Cela me semblait si singulier comme un signe subitement surgi dont on doute encore qu'il ait un sens. Un signe à la promesse duquel désormais, on veut croire.

Nous cherchions chacun quelqu'un à aimer, je crois. La solitude où m'avait laissé Alice m'était insoutenable : ~~non pas que je supporte mal d'être seul, ayant toujours trouvé mon bonheur dans la présence exclusive de la personne que j'aime mais, cette personne me manquant tout à coup, j'avais la certitude d'avoir tout perdu avec elle.~~ La compagnie où se trouvait Lou d'un homme qu'elle disait n'avoir jamais vraiment aimé lui était devenue si pesante qu'elle pensait depuis plusieurs mois déjà à le quitter : je n'ai jamais su si elle disait vrai (sur cet homme qu'elle avait dû malgré tout aimer, sur son désir de partir) ou bien si elle m'adressait ainsi un message afin de me faire comprendre qu'elle était libre. Je veux dire cette fois libre déjà d'être à moi.

J'ai laissé s'écouler quelques jours mais je sentais que sa pensée grandissait dans mon cœur, qu'avec elle recommençais à croire en quelque chose de ma vie. Le premier mauvais prétexte, je l'ai pris pour passer dans son bureau et nous sommes descendus boire un café ensemble à l'une des terrasses de la place du Commerce. Septembre commençait. Il faisait doux. Toutes sortes d'obligations raisonnables nous appelaient l'un ou l'autre. Mais nous sommes restés longtemps à parler. Cela est arrivé plusieurs fois au cours des semaines qui ont suivi. Une fois, au moment de la quitter, j'ai senti, quand je l'embrassais sur la joue, sa main posée sur mon épaule.

D'une certaine manière, j'ai su alors que je l'aimais.

Quand j'ai rencontré Lou, j'étais devenu désespérément seul. Sans doute ai-je le sentiment de l'avoir toujours été et que les moments de vie à deux n'ont duré pour moi qu'un instant. Je sais bien que c'est faux. Passé le long esseulement de l'adolescence, j'ai vécu en couple, j'ai été marié. Et fidèle très longtemps. Plusieurs femmes en même temps se sont parfois succédé dans mon lit. Toutes belles quand j'y pense. Je ne le méritais sans doute pas. Ce fut ma chance. Quand cela est arrivé — cela qui peut paraître normal, enviable aux hommes moins amoureux que moi —, j'ai su que cela ne durerait pas, qu'une catastrophe m'attendait. Et la catastrophe est toujours venue en effet.

Si elle arrive tôt, comme ce fut le cas dans ma vie, la solitude laisse en soi une empreinte que rien ne vient jamais effacer. Elle creuse un trou plutôt qui dévaste et déprime la surface du monde. Plusieurs fois, on dégringole. Et plusieurs fois, on croit pouvoir encore remonter la pente. Du moins, il en va ainsi tant qu'on est jeune. Et puis un jour vient où l'on se résout au siphon qui vous tire vers la bonde tournoyante de l'ennui. On n'a plus l'énergie d'aller à contresens. On serait prêt à se raccrocher à n'importe quoi. Mais même pour cela, on ne trouve plus du tout de force en soi.

Car souvent quand les amours se terminent, il faut que tout descende de partout vers le pire.

À l'époque, Alice et moi étions mariés depuis plus de douze ans. Mais tant de choses s'étaient passées pour nous, entre nous, que j'avais le sentiment que nous avions connu plus d'un siècle d'amour et que toute une histoire — aussi indéfaisable que le temps lui-même — nous unissait à jamais.

Bien sûr, avant elle, il y avait eu d'autres femmes. Puis un jour, Alice était entrée dans ma vie. Je ne saurais pas dire autrement ce qui m'est arrivé avec elle. Alors, tout s'est précipité. Je suis reparti pour la Grande Bretagne où j'avais vécu et où elle m'a suivi. Le premier été après notre départ, nous nous sommes mariés. Une année encore et Pauline est née. Nous nous sommes installés à Londres. La maladie de notre fille puis

mort nous ont fait revenir en France. Nous avons quitté Paris pour l'ouest du pays : la Vendée, Nantes, et nous ne connaissions personne. La vérité est que nous voulions nous perdre tout à fait. Et nous y sommes parvenus, enfoncés dans un chagrin qui n'effaçait pas l'amour entre nous, ni même le plaisir ou le contentement à être l'un avec l'autre, mais qui écrasait toute notre vie sous son poids et la laissait étrangement inanimée. Nous avons cessé de compter les années. Quelque chose nous tirait interminablement vers le bas — quelque chose contre quoi, ensemble, au fond, nous ne pouvions rien.

Cette inertie, Alice a été la première à savoir la secouer et, sans nous quitter tout à fait, nous nous sommes mis à vivre chacun de son côté une autre vie. Seul, je n'aurais jamais eu la ressource de rien recommencer. Alice en s'éloignant de moi, Lou en venant vers moi ont permis que se remette en mouvement quelque chose dans mon cœur, quelque chose de terrible par quoi je redécouvrais cependant le magnifique étonnement d'être encore vivant. Un désir merveilleux allait me porter de nouveau vers le monde — un monde auquel Lou suffirait tout à fait — sans pour autant me distraire complètement de ce vide qu'avait ouvert en moi la mort de ma fille et où se tiendrait totalement intouchée la figure de mon amour pour Alice. Deux années ont passé ainsi et puis une autre encore.

Mais, d'abord, il y a eu ce moment où tout a commencé. J'ai entendu une voix qui venait d'au-dessus de moi. Elle m'appelait. J'ai levé les yeux. Je me trouvais dans une grande librairie où je voulais divertir un peu mon ennui, feuilletant des livres dont plus aucun ne paraissait avoir quoi que ce soit à me dire. Ma curiosité était épuisée de tout. J'en avais assez, assez de tous ces mots — auxquels j'avais ajouté le déshonneur de mes miens. J'ai descendu l'escalier mécanique. Je me suis dirigé vers la sortie. J'attendais cette voix depuis des jours. C'est pourquoi je n'ai été ni surpris ni même ému lorsque je l'ai entendue. Je devais me figurer qu'un jour ou l'autre elle parviendrait inévitablement jusqu'à moi.

Lou se trouvait au tout dernier étage du magasin, venue y chercher un cadeau pour sa fille. Elle m'avait aperçu. J'ai fait le tour des rayons pour prendre l'escalator en sens inverse. Je ne sais plus quand tout cela s'est passé. Disons que janvier commençait à peine. Je me suis vu monter jusqu'à elle qui m'attendait. Lou m'a demandé pourquoi je ne l'avais pas rappelée. Le soir de la Saint-Sylvestre, elle m'avait laissé un message sur la boîte vocale de mon téléphone portable : pour me souhaiter la bonne année et puis me demander si j'avais des projets pour le réveillon — un réveillon qu'elle avait passé seule avec une amie, s'étant fâchée une nouvelle fois avec l'homme dont, à l'époque, elle partageait encore la vie.

Lou s'était tout simplement trompée en inscrivant mon numéro sur son carnet et le message qu'elle m'avait destiné était allé à un inconnu — insensible inconnu ayant si peu de sympathie pour l'amour qu'il n'avait même pas pris la peine de rappeler Lou pour lui signaler qu'elle s'était trompée d'interlocuteur et lever le possible malentendu qui aurait pu s'installer entre nous. Nous sommes allés prendre un café et nous avons parlé. Ce qui allait suivre était devenu si évident que ni elle ni moi n'avions désormais le désir de trop presser.

J'étais parti pour Rome avec Alice y passer le réveillon. Parce que ce jour de décembre (le 24) marquait également la date anniversaire de Pauline, parce que depuis sa mort nous avons renoncé à toutes les fêtes de famille, elle et moi avons pris l'habitude de nous enfuir ainsi chaque année, entre Noël et le jour de l'an. L'idée était de se divertir de monuments et de paysages, disparaissant un temps dans la splendeur pour rien de l'Afrique ou bien celle de l'Asie, parmi la grande indifférence des terres ocre et vertes flottant dans le vide.

et le bleu, la sagesse sans importance des ruines et la merveilleuse insignifiance des soleils se couchant dans le ciel, toute la féerie facile des cartes postales.

Je ne méprise pas le mensonge de ces moments vécus, l'extrême mélancolie de se sentir ainsi ensemble au milieu de rien, vivant en vue d'aucun lendemain, entièrement rendus à la paisible désolation de l'absence : le spectacle du monde se repliant fabuleusement sur la pointe de rien — d'une beauté intense au point de s'évanouir. Je crois que je me serais volontiers établi jusqu'à en mourir dans l'affadissement de ce crépuscule lointain. Mais, depuis quelques mois, Alice — en sortant de ma vie — avait elle-même crevé ce rêve auquel je crois, elle tenait pourtant plus que moi.

Cette année-là, nous étions partis malgré tout, pour une destination moins lointaine qu'à l'ordinaire, louant à Rome une chambre dont les fenêtres donnaient sur les escaliers de la place d'Espagne. La journée était l'hébétude de marcher parmi des décors, de traîner nos corps parmi les merveilles inutiles d'un monde trop vaste pour qui que ce soit (l'architecture écrasante du Colisée ou bien celle de Saint-Pierre, la pesante géométrie du temps devenu pierre). La nuit : l'amour fait simplement pour vérifier s'il existe encore, les corps qui se rejoignent et puis qui se replient chacun de leur côté, l'endormissement tiède tout peuplé de rêves hargneux et mauvais avec la grande angoisse de s'être perdus tout à fait et la volonté insatiable de retrouver malgré tout, même dans l'humidité malsaine d'un désir faux.

Le lendemain de Noël, dans une petite église située à quelques centaines de mètres de notre hôtel, une troupe d'artistes amateurs interprétait *La Traviata*. Sur les chaises inconfortables où le dimanche l'on écoute la messe, devant l'autel autour duquel, en lieu et place du prêtre et des enfants de chœur, se tenaient une demi-douzaine de musiciens, en l'absence de tout décor, quelques corps de chanteurs laissaient passer par eux la voix bouleversante d'un drame. Verdi ? Oui, bien sûr. Qui d'autre ? Dès le milieu du premier acte, j'ai senti que j'allais me mettre à pleurer, à verser d'interminables larmes, de celles qu'on laisse tomber pour personne pour la seule splendeur de donner son assentiment solitaire au sacrifice sans fin de l'amour.

Je mens. Je savais bien le secret de mon chagrin. Silencieusement, je pleurais sur Alice, sur moi, sur notre amour qui s'en allait, sur l'amertume de voir se défaire la figure même de notre affection la plus vraie.

Depuis plusieurs mois, Alice s'était installée dans l'étrange vie nouvelle dont la routine n'allait en somme pas changer : disparaissant quelques jours puis repassant à la maison pour une ou deux nuits avant de repartir à nouveau, menant de son côté une existence que je pouvais facilement imaginer mais dont je ne voulais trop rien savoir. Si dès ce moment-là nous ne nous sommes pas séparés, si pendant si longtemps nous avons accepté entre nous cette proximité singulière où, ensemble, chacun de nous aimait pourtant ailleurs, je sais bien pourquoi et que nous nous trouvions absolument liés l'un à l'autre par le souvenir de notre fille. Ce qui restait d'elle était passé dans l'autre et nous ne pouvions pas accepter de le perdre tout à fait, de le laisser s'en aller une seconde fois.

Le plaisir qu'Alice pouvait avoir d'un autre, et dont elle-même reconnaissait qu'il ne suffisait pas à se divertir de l'interminable chagrin où l'avait laissée la disparition de Pauline, ce plaisir, si je l'acceptais, c'était bien parce qu'il m'apparaissait comme le juste dédommagement que méritait Alice — dédommagement à demeure insinuant et demeurant insignifiant pour une souffrance dont je n'avais pas su la protéger et pour laquelle il était normal qu'elle obtienne réparation auprès d'un autre que moi. Sincèrement, j'aurais parfois souhaité Alice heureuse sans moi, recommençant tout, retrouvant assez de ressources d'oubli et d'illusion afin de m'abandonner tout

à fait et se lancer pour de bon dans le projet d'une existence débarrassée de toute douleur. J'espérais même cette délivrance et je crois que l'entêtement mélancolique, la pesante passivité dans laquelle je me réfugiais auprès d'elle lors des deux ou trois soirées que nous passions ensemble chaque semaine avaient pour but de pousser à bout, de rendre insupportable la poursuite même d'un semblant de vie commune : si bien qu'elle serait partie vraiment. Alice en allée, égoïstement, j'aurais été libre tout en faisant porter sur elle la responsabilité de notre rupture — une rupture qui concernait moins le couple que nous formions que le lien qui l'unissait à notre enfant perdue. Plus mystérieusement, et puisque à mes yeux quelque chose de Pauline continuait à vivre en elle, le bonheur qu'aurait connu Alice aurait également été le sien compensant — même de façon infinitésimale — l'agonisante expérience de sa maladie.

Mais Alice n'était pas heureuse, je crois qu'elle n'aurait pas voulu l'être. Il y avait en elle une sombre fidélité à laquelle elle ne voulait à aucun prix renoncer, même dans l'exubérance évidente de son nouveau amour.

Personne n'a jamais rien dit de l'étrange effervescence amoureuse qui vient à ceux que l'existence fait survivre au chagrin, cette effervescence à laquelle ils s'abandonnent parfois, et qui n'a rien à voir avec le goût retrouvé de la vie, le désir de renouer avec elle, de laisser derrière soi la désolation d'avoir vu l'immense abîme où tout finit. Non, l'insolite est que la notion du néant s'insinue précisément là où l'énergie retrouvée des corps amoureux livrés l'un à l'autre devrait raisonnablement mettre entre parenthèses tout le reste. L'épreuve se perpétue à travers la physique érotique qui paraît n'avoir rien de commun avec elle. Avec Alice certaines des nuits qui ont précédé la mort de notre fille, beaucoup de celles qui ont suivi tenaient leur intensité strictement sexuelle du malheur où nous vivions. Le plaisir que chacun de nous prenait du corps de l'autre n'était pas la tendresse consolatrice ni l'affection réparatrice. La force agissante du désespoir délivrait, surgit de quelque part en nous, quelque chose que nous ne reconnaissons pas : une violence qui s'adressait au monde dont chacun de nous devenait pour l'autre l'image ou bien l'objet — une violence dont scandaleusement, nous jouissions.

Du temps de la maladie, dans la chambre à coucher de notre petit appartement parisien, nous rentrions épuisés d'une journée passée à l'hôpital auprès de notre enfant. Alors, l'exaspération du malheur, après la frénésie et l'angoisse, nous laissait seuls pour quelques heures, Alice et moi. Elle nous livrait l'un à l'autre parfois c'était bien l'un sur l'autre que nous prenions notre revanche, décidés à tout dévaster d'une réalité sur laquelle nous n'avions aucune prise sinon dans le simulacre de notre lit. Et puis, lorsque la mort de Pauline nous a fait partir de Paris, quand nous nous sommes réfugiés quelques mois dans une maison perdue au milieu de nulle part, ne voyant plus personne, totalement abandonnés au vertige de notre chagrin, parfois j'entrais dans la chambre nue où, sur le sol, nous avions disposé un matelas et, sans rien dire, je faisais l'amour à Alice que je sortais vaguement de l'hébétude où l'avait laissée l'excès des larmes. Ou c'est elle, au milieu de la nuit, qui me réveillait, me forçait hors du sommeil jusqu'à ce que je la prenne à nouveau avant de retomber pour quelques heures dans une obscurité effrayante toute hantée de rêves.

Je n'ai jamais très bien compris ce qui nous était arrivé alors et quel lien absurde unissait la perte de notre enfant à l'interminable et inutile énervement de ces nuits. L'approbation de la vie jusque dans la mort ? Ou peut-être, si je savais ce que cela signifie. Mais l'inverse aussi bien : la fidélité à la mort jusque dans l'exacerbation de la vie.

Ce qui arrive aux parents endeuillés, il existe toute une littérature qui l'explique : mélancolie, dépression ou bien l'oubli immédiat et sauvage, l'illusion répétée de la procréation afin qu'un enfant nouveau en chassât un autre, le plus souvent la séparation consécutive à l'épaississement du chagrin et puis la reprise par chacun de sa vie répétée. Je veux bien que notre cas vienne simplement confirmer une telle règle. Simplement, m'étonne que personne n'ait jamais osé porter témoignage sur le versant proprement sexuel de l'affaire : phénomène très visible d'aimantation érotique que produit l'expérience.

Ceux qui tombent amoureux des êtres endeuillés prétendent en général que le désir les anime de rappeler ces êtres à la vie, à la joie. Ils disent que se mêle à leur amour le rêve généreux de sauver ceux qu'ils aiment d'eux-mêmes et de leurs fantômes. Je veux bien le croire. Pourtant, il me semble que l'inverse est vrai aussi bien et souvent davantage. Il y a aussi la volonté de se perdre, d'éprouver au contact d'un autre corps le néant qui vous a été épargné mais dont on espère ainsi jouir à son tour — au moins par procuration. C'est un malheur sans doute qui séduit chez ceux qui en ont été les victimes trop visibles : il exerce irrésistiblement une faculté magique d'attraction sur les autres, comme une sorte d'énergie noire et sauvage, de réserve de souffrance où le monde entier voudrait pouvoir venir puiser.

Je ne sais pas. Mais j'ai constaté souvent combien les hommes, les femmes, si on les y avait encouragés, seraient facilement tombés amoureux, non pas de nous mais bien de notre chagrin.

De la sympathie, Alice et moi, Alice davantage que moi, nous avons très vite compris qu'il était indispensable de nous défendre. Et que la meilleure façon d'y parvenir consistait à devenir tout à fait inconséquents, incompréhensibles aux yeux des autres : afficher tous les signes de la plus tranquille indifférence extérieure à l'égard de ce que nous avions vécu. Et en même temps toutes les marques d'une fidélité — la plus secrète et la plus obstinée.

Nous avons adopté depuis la mort de Pauline la seule attitude qui nous paraissait convenir : ne jamais évoquer, même par allusions, et avec quiconque, ce qui nous était arrivé, éluder les questions si elles nous le faisaient trop insistantes, décourager les curiosités. La jeunesse, la beauté, la gaieté d'Alice — j'avais souvent eu l'occasion de le vérifier —, l'impression qu'elle donnait d'être tout à fait vivante, charmaient immédiatement la plupart des hommes qu'elle rencontrait. Mais le trouble se faisait plus violent chez ceux qui connaissaient notre histoire. Je suis certainement mal placé pour en juger, mais il semble que dans l'attention qu'on me portait parfois entraînait quelque chose de semblable.

Ainsi notre histoire nous suivait. Et même dans le jeu magnifique des affections nouvelles à l'intérieur duquel nous étions tous les deux en train d'entrer, elle continuait à s'écrire.

Nous n'en aurions jamais fini.

III

*Quand commence le nouvel amour ? On ne sait pas puisque tout ce qui l'a précédé s'efface aussitôt avec lui.
C'est une vie nouvelle. Tout ce qui était avant elle a disparu du livre de la mémoire.*

*Un poète l'a écrit : le désir ouvre comme une entaille dans le temps, l'incision d'une vie renouvelée par
l'amour.*

Un dieu vient alors, plus fort que tout, et il règne.

Je suis ce dieu, dit-il, celui qui efface tous les simulacres de la vie sans lui.

À toutes les bonnes et les mauvaises raisons que nous avons de tomber amoureux l'un de l'autre, Lou et moi, pourtant, à cette époque de notre histoire, nous ne pensions pas du tout. L'évidence d'être déjà l'un de l'autre nous portait vers l'avant et nous faisait oublier le reste. L'avenir nous paraissait irrévocablement acquis. Nous étions tout à notre chance.

Rien ne s'était encore pourtant véritablement passé. Toutes sortes de prétextes — dont aucun de nous n'était dupe — nous fournissaient l'excuse dont nous pensions encore avoir besoin pour nous voir presque tous les jours. Je disais à Lou l'éloignement d'Alice. Elle me racontait la décision qu'elle avait prise de partir à l'appartement qu'elle cherchait pour s'y installer avec sa fille. Mais le plus souvent, nous parlions d'autre chose, de n'importe quoi, et nous n'en finissions jamais.

L'obligation où se trouvait Lou de prendre soin de son enfant, d'aller la chercher chez la nourrice, de rentrer chez elle tant qu'elle partageait ce chez elle avec un autre que moi, l'incertitude où moi-même je me trouvais du retour d'Alice nous faisaient nous quitter chaque jour en fin d'après-midi. Je rentrais enfin. La soirée passait : pour elle avec l'homme qu'elle n'aimait plus, pour moi seul ou bien dans la tristesse d'un face-à-face avec la femme que j'aimais encore mais dont la présence s'effaçait sans cesse de ma vie. Et le lendemain matin, peu de temps passait avant que Lou ou moi ne cédions au désir de nous téléphoner, de trouver une raison futile de nous retrouver bientôt.

Toute cette période d'attente euphorique paraissait délicieusement s'étirer. Pourtant, elle n'a pas duré plus de deux ou trois semaines. Un soir, Lou a pu se libérer grâce au prétexte d'un dîner d'affaires au cours duquel nous devions nous retrouver. Je suis allé la prendre dans son bureau, puis nous avons rejoint les autres invités au restaurant. Ce qui était en train de se passer entre Lou et moi, tous ceux qui nous fréquentaient (qui étaient très peu nombreux) ne pouvaient pas l'ignorer, éprouvant le grand embarras qu'il y a toujours à être témoin chez d'autres que soi, les témoins d'une passion naissante tenant splendidement pour rien tout autour d'elle. Pour ceux qui nous avaient fourni le prétexte de ce dîner, la soirée a dû être exécrable. Pour nous deux, elle était enchantée. Assez vite, on nous a laissés l'un à l'autre. Et nous sommes partis prendre un verre dans un bar proche de la place Graslin.

Dans toute histoire d'amour, il y a ce point d'équilibre où l'on se tient un seul instant, dont ensuite reste jamais la nostalgie, et à partir duquel on surplombe soudain tout le temps de sa vie. Le passé semble alors tout entier derrière soi. C'est à peine s'il a jamais existé. Le présent est là et il fait s'ouvrir devant soi, à ses pieds, le vide fabuleux d'un merveilleux avenir au bord duquel on se trouve encore, ivre d'un vertige stupide auquel on veut s'abandonner, tombant pour de bon et sans aucun remords vers un nouveau demain.

Il suffit de se pencher légèrement vers l'avant et tout bascule ensuite. Un geste est juste indispensable, magique et bienveillant, tout comme la délicatesse d'une main posée sur soi et qui vous pousse amoureusement vers où plus rien ne vous retient. Nous avons déjà passablement bu mais nous étions éveillés au beau milieu de la nuit comme si la soirée seulement débutait. Lou a fait le geste que j'espérais. C'est elle qui m'a forcé vers le vide. Elle m'a demandé si j'imaginais que nous pourrions avoir une histoire ensemble. Je lui ai répondu que cette histoire, elle savait bien qu'elle avait déjà commencé. Alors, j'ai caressé sa joue, passé ma main dans ses cheveux et j'ai posé très doucement mes lèvres sur les siennes.

Il fallait que Lou retourne chez elle et puis nous n'avions aucun lieu où aller. Le café fermait et, comme nous ne voulions pas rentrer, il devait être déjà deux ou trois heures du matin, nous sommes partis chercher un autre endroit où repousser un peu le moment de nous quitter. À cette heure, le seul encore ouvert était une sorte de bar situé à deux pas de chez moi, logé dans un sous-sol où se bousculait une clientèle d'adolescents hypnotisés par le bruit et la lumière que diffusait dans la pénombre un gigantesque écran de télévision. Tous ces grands garçons et toutes ces grandes jeunes filles ne se parlaient pas (de toute façon, la musique était si forte qu'ils ne se seraient pas compris), ils ne se touchaient pas (du moins pas davantage que ne les y forçait l'incroyable exigüité du local). Nous étions si simplement seuls parmi eux, protégés par l'obscurité, plus enfants qu'eux tous qui avaient pourtant dix ou vingt ans de moins que nous, allant chercher refuge dans le noir qui abritait, avec nos deux corps, tout l'émerveillement de se sentir de nouveau vivants.

Le goût des lèvres qui s'écartent, la bouche qui s'ouvre, les langues qui tournent, les mains qui se font un chemin autour des hanches (pour moi), qui viennent se poser sur les épaules (pour elle), à travers les vêtements, la pression des seins contre le torse, enfin toute la féerie ordinaire d'aimer à son commencement. C'est tout ce dont je me souviens. Et puis nous sommes sortis. Dans la rue, j'ai poussé Lou sous un porche. Tout en continuant à l'embrasser, je me suis mis à la caresser. Sous ses vêtements, je voulais sentir sa peau relever sa robe. Je me suis aperçu qu'elle portait des bas et j'ai désiré toucher la peau au-dessus des cuisses puis mettre mon visage entre ses seins. Lou se laissait faire. Je n'étais pas excité. J'étais étonné de ne pas être excité. Mais je n'en étais pas inquiet. J'étais tout entier à la formidable douceur de sentir cette femme contre moi. Mes bras, mes mains apprenaient pour plus tard la forme de son corps et cela me suffisait. Je la tenais tout entière contre moi et je laissais sa langue entrer dans ma bouche, faire de ma langue, de mes lèvres qu'elle voulait.

Le lendemain, Lou a appris le décès de l'un des membres de sa famille. L'enterrement devait avoir lieu samedi suivant. C'était le prétexte rêvé pour nous retrouver. Lou a mis sa mère dans la confidence de son amour nouveau pour moi. Nous avons décidé que je la retrouverais à Angers après les funérailles et que nous passerions quelques jours ensemble. Elle simulerait assez de chagrin pour prétendre devoir rester un peu seule dans sa famille. Elle laisserait sa fille au père de celle-ci. C'était son premier vrai mensonge. Et ni elle ni moi ne pensions qu'il prêtait vraiment à conséquence. L'amour nous donnait tous les droits.

Sous les murailles énormes du château, j'ai attendu longtemps dans un café sinistre. Je ne pensais à rien. Lou m'a rejoint. Elle paraissait radieuse, légère, confiante. Toute la douleur de l'enterrement était passée sur elle sans même qu'elle en ait conscience. Elle la tenait pour rien. Son cœur était ailleurs : la cruauté de l'amour, son insensibilité la possédaient tout à fait. Nous avons pris la voiture. L'hôtel où j'avais réservé une chambre se trouvait à une petite heure de route. Romantiquement, j'avais voulu l'emmener dans un endroit assez chic et assez cher pour éviter un peu du sordide de la situation. L'hôtel était installé dans un manoir très ancien, un peu à l'écart de la ville, et dont les fenêtres surplombaient un grand parc tout imbibé de nuit.

Nous sommes montés jusqu'à la chambre. Je n'avais rien prévu de ce décor : les boiseries des couloirs, les candélabres, la pièce immense avec le gigantesque lit sous un baldaquin, les tapisseries et le mobilier ancien, tout cet air vétuste et irréel, ce luxe un peu inconsistant auquel ni elle ni moi n'étions vraiment habitués. Nous avons posé nos sacs dans l'entrée et j'ai poussé Lou jusqu'au lit.

Personne ne dit jamais rien du formidable fiasco des premières nuits. Ni dans les livres ni dans la vie.

J'ai fait tomber la robe de Lou à ses pieds. Je l'ai vue tout entière dans l'inoubliable appareil de la lingerie. Inoubliable, oui. Dans la semi-obscurité, les bas, le noir de la dentelle, la longue pâleur du corps renversé. J'ai fait passer mes lèvres, mes doigts sur sa peau. Tandis que je l'embrassais, que je la caressais, elle a glissé ses mains par l'ouverture de ma chemise qu'elle a défaits puis, quand elle a eu desserré ma ceinture, je me suis mis à mon tour dévêtu. Dans le lit, nous étions maintenant tous les deux nus, dans les bras l'un de l'autre, avec, dans sa bouche à la mienne, un seul long baiser qui n'en finissait plus, tel un ravissement inouï et suffisant.

Les corps qui tournent, l'impression irréaliste de vertige, l'enveloppement des bras, des jambes, la certitude d'exister comme jamais, toute la peau transformée tout à coup en une merveilleuse surface vibrante qui semble capter l'interminable douceur d'une pluie invisible et qui descend du plafond, les mains, la bouche ouverte pour recevoir un trésor unique et que chaque baiser, chaque caresse renouvelle pourtant. C'était bon. C'était vrai. Je le lui disais entre deux baisers. Le soir tombait sur nous et il nous prenait tous les deux dans sa formidable douceur. J'en oubliais presque qu'il y avait encore autre chose à attendre de deux corps ainsi liés l'un à l'autre.

C'est seulement après un bon moment que j'ai réalisé que je n'étais pas devenu aussi dur que j'aurais voulu l'être. Lou semblait d'ailleurs assez peu s'en soucier. Elle se laissait faire avec des petits mots de plaisir. J'avais fait glisser ma tête entre ses cuisses et il avait suffi que je prenne entre mes lèvres le sommet de son sexe, que je le fasse rouler avec le bout de ma langue un tout petit moment, pour qu'elle se mette à gémir. Je crois qu'elle était dans un tel état magnifique de contentement qu'elle aurait pu jouir sans même que je fasse un geste vers elle. C'est d'ailleurs plus ou moins ce qui s'est passé. L'éblouissement amoureux agissait comme un formidable stupéfiant sur tout son corps. Et j'étais le pur témoin de ce phénomène auquel je participais sans peine et auprès duquel plus rien d'autre ne comptait.

En m'aidant de la main, j'ai essayé malgré tout de faire entrer mon sexe dans le sien. Et quand j'ai compris que je n'y parviendrais pas, j'ai collé mon corps derrière celui de Lou. Mes lèvres étaient sur son cou, embrassant la peau, les cheveux, entre la nuque et l'oreille. Ma main gauche tenait ses seins. J'ai fait entrer ma main droite dans son sexe, extraordinairement ouvert. J'ai à peine eu à faire bouger mes doigts. Très vite j'ai entendu Lou gémir doucement, la bouche fermée, de ce magnifique murmure montant du fond même du corps. Elle a chuchoté de m'arrêter mais elle a posé sa main sur la mienne pour la maintenir en elle. L'autour de mes doigts, je sentais les spasmes répétés de son sexe qui parcouraient tout son ventre.

J'étais maussade cependant, un peu consterné d'avoir pu donner l'impression à Lou que je ne la désirais pas. Je m'en voulais. On dit parfois que l'impuissance naît non de l'absence du désir mais de son excès. Je ne sais pas. Mais sans doute est-ce ce que Lou s'imaginait. Elle était si merveilleusement assurée de son propre désir pour moi qu'elle ne doutait pas un instant de l'existence, en moi et pour elle, d'un désir aussi sûr et aussi décidé que le sien. Elle prenait la chose avec le plus grand naturel et la plus totale légèreté, à la manière d'une péripétie sans grande conséquence et sans vraie signification. La grande gaieté qui s'était levée en elle effaçait tout le reste.

Nous sommes descendus dîner dans la sinistre et splendide salle du restaurant où une demi-douzaine de jeunes et de vieux couples mangeaient sans dire un mot sous la surveillance guindée des serveurs. J'étais inquiet à l'idée que Lou m'en veuille malgré tout, qu'elle s' imagine que je manquais d'amour pour elle. C'est bien : que la pensée d'Alice me détournait ainsi d'elle. J'avais la tête vide. J'étais juste obsédé à l'idée de

qui se passerait quand nous retournerions dans la chambre. Et en même temps, toute cette angoisse ne semblait très lointaine. Le cadre affecté et un peu risible dans lequel nous nous trouvions donnait à toute scène une apparence un peu burlesque mais, au fond, très tendre et infiniment douce. Comme dans un rêve rien ne prêtait à conséquence. Nous étions ensemble.

Au moment du café, comme je voulais allumer un cigare, on nous a fait passer dans un petit salon où on nous a laissés seuls. Une immense fatigue pesait sur nous. Nous avions envie de rire de tout ce qui nous entourait. Sur le grand canapé de cuir où nous étions assis côte à côte, Lou s'est étendue et, ouvrant son pantalon, elle a commencé à sucer mon sexe que sa langue rendait plus dur tout à coup. J'aurais voulu jouer dans sa bouche. Mais je savais que je n'y arriverais pas. J'étais pressé de la reconduire jusqu'à la chambre, de passer à travers l'immense trompe-l'œil de la réception, du grand escalier, des couloirs boisés pour aller renverser sur le lit et sombrer avec elle dans le grand sommeil réconfortant de la nuit.

Nous avions quelques jours devant nous. Et ces jours furent comme une seule et longue nuit.

Je ne veux pas dire que nous sommes restés au lit tout ce temps : en fait, chaque matin, nous partions pour un nouvel hôtel. Nous prenions la route, nous allions déjeuner quelque part sur les bords de la Loire ou bien sur la côte, choisissant au hasard l'une ou l'autre des grandes stations balnéaires qui font comme un ruban continu de sable et de bitume le long du littoral, marchant sur la plage, nous arrêtant tous les trois pas pour échanger un baiser, nous allongeant sur le sable puis marchant un peu plus loin vers la mer qui montait. Janvier finissait à peine. Et le soleil brillait dans le froid vif d'un ciel tout dégagé de nuages.

Puis nous nous retrouvions dans la chambre indifférente d'un nouvel hôtel et vite nous glissions nus entre les draps. L'idée de n'avoir pas pu prendre Lou le premier soir m'exaspérait. Et l'exaspération redoublait sans doute ma maladresse. La deuxième nuit, j'ai faufilé mon sexe dans le sien. Il faut dire qu'elle était magnifiquement ouverte pour moi que je n'avais aucun mérite à y parvenir. Je la sentais sous moi, immensément humide. Je ne peux pas dire que je l'ai prise. Disons plutôt que je me suis vaguement caressé l'intérieur d'elle. Je ne parvenais pas à durcir tout à fait mais, quand j'ai joui malgré tout, j'ai eu l'impression de me répandre complètement en elle avec de très longs spasmes à mon tour, surpris moi-même de chaque nouvelle éjaculation, ayant l'impression soudaine de me libérer, même d'une manière pitoyable, de la frustration de la soirée précédente et, avec celle-ci, de quelque chose de plus ancien qui m'avait accompagné depuis des années, depuis toujours peut-être.

Ce fut une seule nuit. Et je voudrais qu'elle n'eût jamais fini.

IV

Il paraît que l'amour n'est pas la grande affaire dans l'existence des hommes, qu'ils ne grandissent pas en pensant qu'il y a devant eux cette chose affolante, ce souci d'être à quelqu'un d'autre où se tient tout le sens possible de leur vie. Il paraît que de telles fables sont l'affaire exclusive des femmes. Que ce sont elles seules qui calculent tout de leur temps en raison de l'amour qui viendra.

Je ne sais pas. Il me semble que j'ai toujours pensé que l'amour m'attendait, que j'allais à sa rencontre, que si par malheur je le manquais, j'aurais tout manqué avec lui. Qu'il n'y avait au fond rien d'autre que cela à attendre de la vie.

Rien d'autre, oui, si ce n'est l'amour. Et comme l'écrit un poète, tout le reste m'est feuilles mortes.

Quand nous sommes rentrés, rien n'était réglé.

Quelques jours plus tard, alors que j'appelais Lou, j'ai compris que quelque chose n'allait pas. Elle sortait de chez le médecin. L'homme avec qui elle vivait l'avait frappée au visage. Les marques qu'elle portait, elle ne voulait pas que je les voie. Je n'ai jamais vraiment su ce qui s'était passé. Lou m'a assuré qu'elle ne lui avait rien dit. Mais je me doutais bien qu'elle avait tellement hâte d'être délivrée de lui qu'elle pressait maintenant leur histoire vers le pire.

Lou racontait qu'elle n'avait jamais vraiment aimé cet homme, qu'elle s'était engagée à contrecœur dans une histoire à laquelle elle ne croyait pas, qu'elle s'était découverte très vite enceinte sans l'avoir voulu et que la maternité avait recouvert pendant quelques mois sa certitude de devoir partir tôt ou tard. Elle racontait parfois des choses plus terribles aussi. Lui était tombé dans un trou profond comme l'existence en œuvre, au fond, assez souvent. L'alcool lui était un vertige auquel il s'abandonnait. Il restait stupéfié des nuits entières puis sortait de son hébétude pour dire des paroles atroces à Lou, lui faire des scènes. Je rapporte toutes ces choses parce que je ne crois complètement à aucune (sinon, par respect pour lui, pour sa fille, je n'en dirais rien). Je pense simplement qu'il fallait qu'il se transforme en ce personnage impossible afin que Lou se détache tout à fait de lui. Peut-être l'avait-il compris. Peut-être l'avait-il même décidé pour qu'elle s'éloigne enfin de lui et redevienne libre.

Je ne le connaissais pas. Je l'ai aperçu quelquefois. Un jour, il m'a téléphoné pour me dire deux ou trois horreurs sur un ton calme et froid. Plus tard, certaines nuits, quand je dormais chez Lou, il passait la moitié de la nuit à la harceler aussi : hurlant au bas de l'immeuble, défonçant la porte cochère à coups de pied menaçant de monter. Lou disait qu'il était très violent et complètement fou, qu'un jour il viendrait me trouver pour me régler mon compte. J'avais parfois l'impression malsaine qu'elle espérait qu'il le fasse. Je n'avais pas peur. Je n'ai aucun mérite. Simplement, je n'ai jamais réussi à croire que la violence physique existait.

C'est une chose étrange à dire : pourtant de tous les hommes auxquels Lou était liée, il est celui pour lequel j'ai toujours eu le plus d'estime. Tous les autres — ceux qu'elle fréquentait en mon absence, qui désiraient coucher avec elle et qui parfois y sont plus tard parvenus — m'apparaissaient comme de médiocres calculateurs, de minables séducteurs, sinistres et surnois, indignes d'elle et de nous.

Lui dégringolait tout à fait. Et c'était bien la preuve qu'il aimait Lou. Autant ou même davantage qu'elle moi. Elle le quittait pour moi. Néanmoins, je n'ai jamais eu l'impression de la lui avoir prise et de pouvoir en tirer de la fierté ou bien une satisfaction de vanité. Même au moment le plus euphorique de ma passion le pressentiment existait en moi : ce qu'il était en train de devenir, lorsque l'amour viendrait à manquer entre Lou et moi, je le serais à mon tour.

Il fallait que Lou s'en aille, qu'elle s'éloigne de lui. Étrangement, il lui a facilité les choses : le délabrement physique et mental dans lequel il sombrait, aggravé par l'abus d'alcool et de médicaments, a alerté le médecin qu'il était allé consulter pour obtenir le renouvellement d'une prescription d'antidépresseurs. Il s'est laissé convaincre sans mal d'aller se reposer dans une clinique, le temps de retrouver ses esprits, de refaire ses forces, de se désintoxiquer aussi.

~~En son absence, Lou a organisé le déménagement de ses affaires qu'elle a fait déposer dans un garde-meuble. Depuis quelques semaines, elle cherchait un appartement où s'installer. Elle s'est décidée pour l'un de ceux qu'elle venait juste de visiter et qui devait se libérer d'ici deux mois. En attendant, elle habitera chez l'une de ses amies, confiant son enfant à sa mère.~~

Les choses se sont passées ainsi sans que nous ayons eu, ni elle ni moi, le temps de réfléchir à l'existence nouvelle vers laquelle nous nous dirigeons. Lou n'avait pas quitté pour moi l'homme avec lequel elle vivait. Sa résolution à partir précédait le début de notre histoire — et en un sens, elle l'avait même suscitée. Et même, la question de ma séparation d'avec ma femme ne se posait pas car, pour moi, et à ce moment-là du moins, je considérais cette séparation comme presque acquise : Alice ne cherchait même pas à dissimuler son contentement que lui procurait la relation amoureuse dans laquelle elle s'était engagée, toute l'excitation qu'elle trouvait dans l'étourdissement de plaisirs adolescents (sortir, séduire, s'amuser) que notre mariage et sa maternité précoce (sans même parler de la maladie puis de la mort de notre fille) ne lui avaient jamais permis de connaître avec moi, elle rentrait plus rarement chez nous, elle le faisait seulement par inquiétude pour moi, et chaque fois les moments que nous passions ensemble étaient plus lourds et insupportables que la tristesse.

Les quelques semaines qui ont séparé le début de notre histoire de l'installation de Lou dans son nouvel appartement ont été, pour elle et pour moi, le temps d'une clandestinité magnifiquement heureuse.

Lou vivait donc chez une amie. En tout cas, elle y vivait le temps que nous ne passions pas ensemble. Je retrouvais chaque jour à son bureau. Nous partions déjeuner tous les deux. Le plus souvent, nous nous donnions rendez-vous pour dîner et nous finissions la nuit à l'hôtel.

Parfois, je rentrais chez moi où il m'arrivait de retrouver Alice. Parce qu'elle savait que j'étais de moins en moins là, et parce qu'elle savait pourquoi, désormais, elle se dispensait de plus en plus souvent de rentrer. Elle était passée tout à fait dans une autre vie. Lou, elle, partait quand elle le pouvait pour Angers, retrouver sa mère et sa fille. Le reste du temps, nous nous trouvions toujours ensemble.

Nous étions entrés dans une sorte d'exil enchanté sans aucun lieu où nous attacher. Ni Lou ni moi n'avions de maison pour nous retrouver. Tout le temps, nous nous tenions dans la rue, allant d'un bar à l'autre, nous arrêtant ici ou bien là, échangeant un autre baiser. J'arrêtais Lou sur le trottoir et je la serrais sans raison contre moi, je l'enveloppais dans mes bras et nous restions stupidement l'un contre l'autre, tout fait semblables aux très jeunes amants que nous n'étions plus.

Il y a une providence qui protège tous ceux qui s'aiment. Notre insouciance faisait grandir autour de nous la bienveillance d'un merveilleux néant très léger qui nous isolait de tout. Dans une ville aussi petite que celle où nous vivions, nous aurions dû rencontrer sans cesse des gens de connaissance. Cela n'est jamais arrivé — sinon, peut-être, deux ou trois fois. De toute façon, nous n'y accordions aucune importance. Qu'aurions-nous eu à cacher ?

On dit de ceux qui s'aiment qu'ils sont seuls au monde. Et c'est vrai. Il suffit d'un seul pas fait de côté. Et l'on bascule sans scrupule dans le formidable esseulement du bonheur.

Nous faisons l'amour partout.

Dans la journée au bureau de Lou où je la retrouvais. Je m'installais sur sa chaise et elle venait sur moi. Elle relevait sa jupe, baissait mon pantalon, prenait mon sexe dans sa main, le glissait dans le sien et puis elle bougeait. Ou alors, je l'allongeais sur la moquette mal fixée que les mouvements de nos deux corps déplaçaient, plissaient, y laissant toutes sortes de formes et de rides. Le téléphone sonnait dans le vide. Elle décrochait pas. Des voix laissaient des messages sur le répondeur et leur insignifiance nous faisait sourire. Parfois, un bruit de pas dans l'escalier nous obligeait à nous relever, nous rhabiller en hâte.

Le soir, après dîner, nous nous rendions dans tel ou tel hôtel où, quelques heures auparavant, j'avais pris soin de réserver une chambre. Nous arrivions tard et sans bagages. Les employés de la réception n'avaient pas l'indélicatesse de me demander de régler à l'avance. Ils nous donnaient la clé et nous laissaient monter tout seuls. Nous avions le sentiment qu'ils étaient tous dans la confiance de notre amour et qu'ils l'approuvaient (l'univers tout entier, pensions-nous, nous donnait raison). Découvrir une chambre nouvelle était un jeu. Nous inspectons les lieux, ouvrons la fenêtre, regardons la nuit sur laquelle elle donnait. Lou allait inspecter la salle de bains, y disposer les affaires qu'elle sortait de son sac à main. J'allumais la télévision par curiosité pour les chaînes que nous n'aurions pas l'envie de regarder. Et puis nous passions dans les bras l'un de l'autre. Nous faisons l'amour. Bien ou mal. À cette époque, bien beaucoup plus souvent que mal. Et même lorsque nous le faisons mal, nous trouvons cela extraordinairement bon malgré tout.

Il y avait l'Hôtel de la Duchesse Anne — où nous sommes allés souvent — qu'un incendie a depuis dévasté et dont les fenêtres donnaient sur le château. Mais parfois, l'organisation d'un congrès dans la ville et l'afflux importun des touristes remplissant tous les lits acceptables de la région nous obligeaient à nous rabattre sur des établissements de moindre qualité : des hôtels où s'aggloméraient des familles immigrées, qui fréquentaient les plus misérables des voyageurs de commerce et où seule la « suite » se trouvait encore libre. Un local minable où la peinture écaillée pendait des plafonds, avec un matelas douteux disposé parmi un mobilier de récupération, où le ménage semblait ne pas avoir été fait depuis des semaines.

Quand nous en avons assez, nous quitions la ville et partions passer un ou deux jours sur la côte de la Loire — et cela permettait à Lou de retrouver sa fille — dans tel ou tel site des bords de la Loire. Avant de conduire jusqu'à Angers, nous déjeunions à la terrasse d'un restaurant surplombant la Maine puis, un peu ivres, nous marchions dans la campagne, suivant un chemin de halage qui très vite nous conduisait au milieu de nulle part. Nous franchissions deux ou trois barrières de barbelés et nous retrouvions absolument seul. En plein air, sous le soleil renaissant du premier printemps, nous faisons l'amour par terre. Dans l'herbe, me laissais jouir, sous le bleu du ciel, dans le vert de l'herbe, tout près de l'eau qui coulait vers le lointain. Une fois, ce fut sous l'œil de quelques chèvres à leur piquet qui nous observaient depuis la clôture de leur pré.

Il y a eu tous ces gestes. Ils sont faits pour le silence, le secret. Et enfin pour l'oubli.

Ne pas laisser la mémoire tout mélanger est assez compliqué.

Nous nous aimions. Nous le savions et nous ne le savions pas. La certitude immense de notre amour nous entourait de toutes parts et nous faisons comme si nous ne la remarquions pas.

L'enchantement où nous nous trouvions ne parvenait pas à nous faire oublier tout le reste, certainement.

Nous ne nous promettions rien. Peut-être était-ce par superstition et parce que nous étions convaincus d'être prochainement tout à fait l'un à l'autre. Considérer l'avenir comme acquis n'aurait servi, pensions-nous, qu'à ruiner notre chance. Et puis, sans doute, éprouvions-nous cette prudence imbécile qui vient aux gens heureux lorsqu'ils ne veulent pas s'avouer — et même à eux-mêmes — l'émerveillement incroyable avec lequel leur vie se confond tout à coup. Nous nous refusions à croire complètement à ce qui nous arrivait.

Quand joue-t-on le plus la comédie ? Lorsque, aimant, on fait semblant de ne pas aimer tout à fait ? Ou bien quand n'aimant pas, on fait semblant d'aimer malgré tout ? Lou ne me demandait rien concernant notre avenir. Moi, je me taisais. Nous avions peur que la première parole prononcée ne nous rende au néant dont la chance nous avait sortis.

Si Lou s'était installée dans son nouvel appartement, elle revoyait parfois l'homme dont elle avait partagé la vie, sorti de la clinique, ayant repris pour un temps son travail. Comme elle le disait, il restait le père de sa fille. Cela lui donnait une excuse suffisante pour ne pas renoncer à lui tout à fait. Parfois, elle le recevait chez elle. Ou bien, elle allait passer avec lui et leur fille le dimanche au bord de la mer. En famille. Il est arrivé plusieurs fois qu'il reste la nuit dans son lit.

De longue date, j'avais accepté une série d'invitations pour le Japon. Je devais être parti pour un mois. C'était prévu qu'Alice me rejoigne à la fin de mon séjour. Elle l'a fait et a passé avec moi une dizaine de jours à Tokyo puis dans le sud, vers Kobe et puis Hiroshima, dans ce pays où nous avons été heureux tous les deux et qui nous restituait la nostalgie douce et fautive d'avoir été ensemble autrefois. Le congé que je prenais de Lou me contentait en vérité. Je voulais faire comme un pas de côté dans ma vie, laisser pour un temps l'intensité presque irréaliste du plaisir que sa seule présence me procurait. J'étais certain de ne pas pouvoir perdre et que quelque chose d'aussi irréversible que l'amour m'unissait à elle désormais. Depuis la chambre de mon hôtel à Tokyo, je lui téléphonais à son bureau. Avec le décalage horaire, son jour était ma nuit. Il suffisait que je l'entende. Quelques minutes étaient assez. Sa voix vérifiait tout. Deux ou trois phrases me rendaient tout son corps. Je devenais dur aussitôt. Quand j'avais raccroché, je n'éprouvais pas même le besoin de me faire jouir dans mon lit. Je me laissais simplement aller à la grande quiétude sans souci de sommeil.

Les tout premiers mois, épisodiquement, je faisais l'amour encore à Alice tout comme Lou parfois couchait avec l'homme dont elle se disait pourtant séparée. Mais à mon retour du Japon, notre vie a pris un tournure nouvelle. Le jour même où je suis rentré, malgré l'embarras de notre séparation, je n'ai pas eu trop de mal à convaincre Lou de m'entraîner chez elle. Nous avons passé l'après-midi au lit. Nous nous sentions trop proches l'un de l'autre pour avoir l'impression de nous être quittés et de devoir vivre quelque chose comme des retrouvailles. Entre Lou et son ancien amour, il a dû y avoir une colère nouvelle, plus violente que les précédentes. Ou bien, elle lui a dit des mots, de ceux qu'on ne peut pas supporter et qui font que tout, entre une femme et un homme, se finit pour de bon tout à coup. Je ne sais pas. Toujours est-il qu'à un moment, tout s'est passé comme si elle avait cessé d'exister pour lui. Il ne la harcelait plus. Il n'appelait plus jamais et si, elle, elle lui téléphonait afin de lui donner des nouvelles de leur fille, il ne décrochait pas, laissant sonner dans le vide, ne répondait à aucun message.

Un dimanche après-midi — ce devait être quelques jours, quelques semaines peut-être après notre retour du Japon —, parce que nous avions perdu toute possibilité de nous occuper à quoi que ce soit, que les heures que nous passions ensemble étaient comme énervées par un lent désœuvrement, Alice et moi étions au lit

sample content of Le nouvel amour

- [Short of Glory pdf, azw \(kindle\), epub, doc, mobi](#)
- [read online Monsieur: or The Prince of Darkness \(Avignon Quintet, Book 1\)](#)
- [download Swift 2 Blueprints](#)
- [read online Stand By Stand By \(Geordie Sharp, Book 1\)](#)

- <http://yachtwebsitedemo.com/books/Short-of-Glory.pdf>
- <http://reseauplatoparis.com/library/Dictionnaire-amoureux-de-Venise.pdf>
- <http://www.mmastyles.com/books/Deadly-Sanctuary--Kendall-O-Dell--Book-1-.pdf>
- <http://yachtwebsitedemo.com/books/Stand-By-Stand-By--Geordie-Sharp--Book-1-.pdf>